CHAPITRE XLIV

INFLUENCE DES CROISADES

A la suite de chaque croisade racontée dans cet abrégé, nous avons dit un mot sur les résultats de ces diverses expéditions; il nous reste à caractériser ces résultats d'une façon à la fois plus précise et plus complète, et pour cela nous aurons recours au vingt-deuxième et dernier livre de la grande Histoire, consacrée à l'appréciation des conséquences politiques et morales de nos vieilles guerres d'outre-mer. Quelques extraits de ce dernier livre suffiront ici.

La difficulté d'apprécier les croisades, au moins dans leurs effets, vient de ce qu'elles n'ont ni entièrement réussi, ni entièrement échoué. Rien n'est plus difficile à juger que ce qui est resté incomplet: pour suppléer à ce qui nous manque, nous allons faire deux hypothèses. Supposons d'abord que ces expéditions lointaines aient eu le succès qu'on pouvait en attendre, et voyons, dans ce cas, ce qui en serait résulté. L'Égypte, la Syrie, la Grèce, devenaient des colonies chrétiennes; les peuples de l'Orient et de l'Occident marchaient ensemble à la civilisation: la langue des Francs pénétrait jusqu'aux extrémités de l'Asie; les côtes barbaresques, habitées par des pirates, auraient reçu les mœurs et les lois de l'Europe, et l'intérieur de l'Afrique ne serait plus dès longtemps une terre impénétrable aux relations du commerce, aux recherches des savants et des voyageurs. Pour savoir

ce qu'on aurait gagné à cette union des peuples sous les mêmes lois et sous la même religion, il faut se rappeler l'état de l'univers romain sous le règne d'Auguste et de quelques-uns de ses successeurs, ne formant en quelque sorte qu'un même peuple, vivant sous la même loi, parlant la même langue. Toutes les mers étaient libres; les provinces les plus éloignées communiquaient entre elles par des routes faciles; les villes échangeaient leurs arts et leur industrie, les climats leurs productions diverses, les nations leurs lumières. Si les croisades avaient soumis l'Orient à la chrétienté, il est permis de croire que ce grand spectacle donné sous les lois de l'unité et de la paix aurait pu se renouveler avec plus d'éclat et d'une manière plus durable dans les temps modernes; et c'est alors que les opinions n'auraient point été partagées, qu'aucun doute ne se serait élevé sur les avantages des guerres saintes.

Qu'on fasse maintenant une autre hypothèse, et que notre pensée s'arrête un moment sur l'état où se serait trouvée l'Europe si les expéditions contre les Sarrasins d'Asie et d'Afrique n'avaient jamais été entreprises, ou si les armées chrétiennes n'avaient éprouvé que des revers. Dans le XIe siècle, plusieurs contrées européennes étaient envahies, les autres étaient menacées par les Sarrasins. Quels moyens de défense aurait eus alors la république chrétienne, où la plupart des États se trouvaient livrés à la licence, troublés par la discorde, plongés dans la barbarie? Si la chrétienté, comme le remarque un écrivain[1], ne fût sortie alors par toutes ses portes et à plusieurs reprises pour attaquer un ennemi formidable, ne doit-on pas croire que cet ennemi eût profité de l'inaction des peuples chrétiens, qu'il les eût surpris au milieu de leurs divisions et les eût subjugués les uns après les autres? Qui de nous ne frémit d'horreur en pensant que la France, l'Allemagne, l'Angleterre et l'Italie pouvaient éprouver le sort de la Grèce et de la Palestine?

Après ces idées générales qui nous montrent d'abord les croisades comme la grande barrière opposée à la barbarie musulmane, il sera utile de passer en revue les divers royaumes de l'Europe, d'examiner ce qu'ils ont gagné ou perdu dans les guerres de la croix.

Le pape Urbain, voulant exciter la chrétienté aux armes, s'était principalement adressé aux Français; la nation française, en donnant le signal des croisades se mit en quelque sorte à la tête des plus

[1] M. de Bonald.

grands événements du moyen âge. La gloire de la première expédition lui appartient tout entière, et la royauté, sans y prendre une part directe, dut en tirer un grand avantage. Dans la seconde croisade, le divorce de Louis VII avec la reine Éléonore fit tomber la Guienne entre les mains des Anglais; mais cette perte fut bientôt réparée, et Philippe-Auguste retrouva plus que Louis le Jeune n'avait perdu. A voir le rôle que Philippe-Auguste joue dans la troisième croisade, on pourrait croire qu'il n'était allé en Asie que pour y conduire Richard, et pour éloigner de l'Occident le plus redoutable de ses rivaux.

La France fut le pays de l'Occident qui profita le plus des croisades; l'esprit et même les habitudes d'une guerre lointaine contribuèrent à soumettre l'orgueil des comtes et des barons. Les expéditions d'outre-mer portèrent les coups les plus redoutables à cette anarchie féodale au milieu de laquelle la monarchie avait été sur le point de périr; elles favorisèrent l'esprit de nationalité qui tendait à faire de la société française une grande famille soumise à un principe d'unité. C'est ainsi que les croisades servirent la grandeur de la France en ajoutant à la force de la royauté par laquelle la civilisation devait arriver. Dès le temps des guerres saintes, on ne séparait plus la nation française de ses rois. Un vieux panégyriste de saint Louis ne croit pas pouvoir mieux honorer la mémoire du monarque français qu'en parlant des merveilles et de la gloire de la France. Une observation curieuse, c'est que la dynastie des Carlovingiens s'était établie par les victoires remportées sur les Sarrasins qui avaient passé les Pyrénées, et que la race des Capets accrut sa puissance par les guerres entreprises contre les infidèles qu'on alla chercher en Orient.

L'Angleterre ne tira aucun profit des guerres de la croix, elle se mêla peu à ces mouvements qui ébranlaient le monde; tout ce qui lui en revint se borne à la gloire de Richard, qui du reste a médiocrement occupé les historiens modernes de la Grande-Bretagne. Les croisades n'exercèrent point en Angleterre une influence favorable à la royauté. Dans la ligue des barons contre Henri III, les adversaires de la couronne portaient une croix comme dans les guerres d'outre-mer, et les prêtres promettaient les palmes du martyre à ceux qui mouraient pour la cause de la liberté. Nous ne croyons pas que les guerres saintes aient donné quelque force aux communes, qui existaient à peine, ni à cette aristocratie d'où devaient sortir les destinées du peuple anglais. La puissance britannique ne profita pas même des croisades pour étendre son commerce et son industrie; elle n'eut jamais un comptoir

ni une colonie dans les États chrétiens d'Orient; sa navigation ne fit alors aucun progrès que l'histoire puisse mentionner.

Tandis que l'Angleterre conquérait la liberté contre ses rois et que la France redemandait la sienne à la royauté, l'Allemagne présentait un autre spectacle : l'Empire, qui avait jeté un grand éclat sous Othon Ier et sous Henri III, marcha vers une décadence rapide pendant les croisades. Tous les efforts des Empereurs n'avaient pu empêcher que la couronne ne restât élective; la succession des souverains de l'Allemagne dépendait du choix de la noblesse et des princes, qui eux-mêmes s'étaient affranchis de toute dépendance envers les souverains. Au milieu des révolutions qui troublaient l'empire germanique, il n'est pas facile de distinguer quelle put être l'influence des croisades sur les destinées de la nation allemande. Elle ne s'était point émue au bruit de la première guerre sainte; il fallut l'éloquence et surtout les nombreux miracles de saint Bernard pour décider l'Allemagne à s'armer pour la cause de Jésus-Christ. Dans la croisade de Conrad, nous ne voyons que des calamités sans gloire; Frédéric Barberousse, le plus grand homme de guerre de son temps, trouva une mort malheureuse au milieu des triomphes qu'il aurait pu se promettre. Frédéric II, frappé des anathèmes de Rome sous la bannière de la croix, qu'il avait déloyalement arborée, ne rapporta de l'Orient qu'un surcroît de malédictions. La confédération allemande, formée des débris de l'Empire, profita des guerres saintes. Les expéditions contre les infidèles d'Orient avaient fait naître l'idée de combattre les peuplades païennes répandues sur les rives de la Vistule, du Prégel et du Niémen; ces peuplades, soumises par les croisés, entrèrent dans l'association germanique. A la fin du XIIIe siècle, les provinces dont la monarchie prussienne tire son nom et son origine étaient encore séparées de la chrétienté par l'idolâtrie et par des mœurs sauvages; la conquête et la civilisation de ces provinces furent l'ouvrage des guerres religieuses.

L'Italie, d'un côté livrée aux turbulentes passions de la démocratie, de l'autre préoccupée de ses intérêts de commerce, ne s'était que faiblement associée à l'enthousiasme des guerres saintes. Les villes de Pise, de Gênes et de Venise avaient dû leur prospérité aux rapports commerciaux que l'Italie entretenait avec l'Orient avant les guerres saintes; ces rapports ne firent que s'étendre et se multiplier pendant les expéditions d'outre-mer. C'était un singulier spectacle que celui de ces républiques ne possédant qu'un coin de terre au bord de la

Méditerranée, et embrassant dans leurs relations la Syrie, l'Égypte et la Grèce. On ne peut surtout s'empêcher d'admirer cette république de Venise, dont la puissance avait devancé en Asie les armes des croisés, et que les peuples du moyen âge regardaient comme la reine de l'Orient. L'histoire a fait connaître les services que les peuples d'Italie rendirent aux guerres saintes, soit en approvisionnant les armées chrétiennes, soit en s'associant à la conquête des villes maritimes de la Palestine, soit enfin en combattant les flottes des infidèles. Elles établissaient partout des colonies; elles possédaient une partie de toutes les villes conquises par les croisés.

Les peuples de l'Italie, en se mêlant aux guerres de la croix, obéissaient bien plus à l'esprit de cupidité qu'aux opinions dominantes. L'établissement d'un comptoir, l'acquisition d'un avantage commercial, les intéressaient bien autrement qu'une victoire remportée sur les infidèles. Ils fournissaient, il est vrai, des vivres, des armes aux croisés; mais ils furent souvent accusés d'en fournir aux musulmans. Après la destruction des colonies chrétiennes, un historien de Florence se contente de remarquer que le commerce d'Italie avait perdu la moitié de ses avantages. En un mot, les Italiens s'occupèrent peu de faire triompher la cause de la croix, lorsqu'ils ne pouvaient profiter de la victoire pour eux-mêmes, et nous ne craignons pas d'être accusé d'injustice en disant qu'ils ne prirent des croisades que ce qui devait les enrichir et les corrompre.

Le royaume de Naples et de Sicile, placé aux extrémités de l'Italie, était pour les croisés le chemin de la Grèce et de l'Orient; des richesses qui semblaient n'avoir point de gardiens, un territoire que ses habitants n'avaient jamais su défendre, durent souvent tenter la cupidité ou l'ambition des princes et même des chevaliers de la croix. L'histoire de ce pays se mêle, pendant plus de deux siècles, à celle des expéditions d'outre-mer. L'Allemagne, la France, l'Aragon, la Hongrie, lui donnèrent tour à tour des rois, et chacun de ces rois apportait avec lui la guerre. On invoqua dans ces guerres l'autorité de l'Eglise, on montra souvent les images de la croix; on prêcha, en un mot, plus de croisades pour l'asservissement de ce malheureux royaume qu'on n'en avait prêché pour la délivrance de Jérusalem; toutes ces croisades ne firent que jeter le désordre et la confusion parmi les peuples d'Italie et dans une grande partie de l'Europe.

En repassant ainsi l'état des royaumes de l'Europe, on voit que l'influence des croisades ne fut pas la même pour chacun des peuples